Document généré le 16 avr. 2024 12:06

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Une semaine avec ma femme

Roger Fournier

Volume 8, numéro 5-6 (47-48), septembre–décembre 1966

URI : https://id.erudit.org/iderudit/30082ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Fournier, R. (1966). Une semaine avec ma femme. *Liberté*, *8*(5-6), 35–45.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1966

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

une semaine avec ma femme

Tout à coup, juste au moment où j'allais décrocher le téléphone pour appeler Jacqueline, une douleur atroce m'a saisi aux tempes, comme si j'avais été mordu par deux fauves à la fois. Puis ce fut le noir complet. Ensuite j'ai entendu un vague bruit de sirène, un léger déchirement de l'air. J'étais dans l'ambulance.

A l'hôpital, je suppose qu'on a prévenu Micheline aussitôt, car je n'ai pas été inconscient plus d'une heure, et quand je me suis éveillé, elle était déjà près de mon lit, debout, tendue, avec une vraie figure d'épouse.

— Qu'est-ce que tu ressens ? m'a-t-elle demandé.

— A peu près rien. Je me sens surtout inutile.

Micheline ne trouvait rien à dire. Je crois qu'elle souffrait de me voir malade, impotent, de penser que j'étais en danger de mort. Car cette petite thrombose cérébrale pouvait bien revenir en une seconde crise, plus forte que la première. Alors je la regardais dans les yeux, mais elle évitait mon regard. J'avais l'impression qu'elle était sur le point de me parler de Jacqueline, avec laquelle j'ai une aventure qui dure depuis trois ans. Si j'avais baissé les yeux, je suis à peu près sûr qu'elle m'aurait dit :

— Veux-tu que je téléphone à Jacqueline ?

Mais je la regardais aussi froidement que possible, et elle n'a pas osé. Ce qu'elle ne pouvait pas s'imaginer, c'était que je ne souffrais pas du tout de l'absence de cette fille. Je l'aime, ma maîtresse, mais la maladie m'avait rendu totalement indifférent, insensible moralement. Moi qui venais d'effleurer la mort, j'aurais pu voir mourir l'être le plus cher sans broncher. Il faut dire que je suis profondément égoïste. Toujours est-il que ce jour-là, Micheline est partie quand l'infirmière est venue, quelques minutes seulement après mon réveil, pour me donner une injection. Avant de sortir, elle s'est penchée au-dessus de moi. J'ai fermé les yeux à demi. Elle croyait que je ne la voyais pas mais au contraire, son visage était près du mien et j'ai vu l'hésitation qu'elle a eue

avant d'effleurer mon front de ses lèvres tremblantes. L'infirmière a pris mon bras, Micheline m'a dit au revoir d'une voix affaiblie par l'émotion, et elle est sortie sur la pointe des pieds. Moi, j'ai senti la petite brûlure de l'aiguille, et je me suis laissé glisser docilement dans la somnolence, puis dans le sommeil.

Maintenant je suis chez moi, avec ma femme et mes enfants. Il y avait bien un an que je n'y étais pas venu coucher, préférant l'appartement de Jacqueline. Comment j'en suis arrivé à une telle décision, c'est assez difficile à dire. Pendant les quinze jours que j'ai passés à l'hôpital, elles sont venu me voir toutes les deux quotidiennement : ma femme dans l'après-midi, Jacqueline le soir. C'est étrange mais, dès que je fus sorti de l'indifférence dans laquelle m'avaient plongé les premières heures de la crise, je me suis habitué à cette alternance : l'épouse, puis l'autre . . . Et à la cinquième journée, si l'une d'elles n'avait pu venir, l'équilibre de ma journée eût été rompu. J'avais besoin du baiser de mon épouse sur le front, puis du baiser sur la bouche de Jacqueline, ainsi que des longues caresses qu'elle me faisait dans le cou, sous l'oreille, là où le coeur parle.

Au début, elles étaient pour moi deux personnes de l'autre sexe qui s'inquiétaient de mon sort, qui épiaient chez moi les signes de force, comme les sourires ou les mouvements plus ou moins décidées de mes bras. Mais quand j'eus repris un certain goût à la vie (Il faut dire que l'attaque soudaine nous l'enlève totalement), je me suis mis à les examiner toutes les deux, un peu comme je le faisais les premiers mois où j'ai connu Jacqueline et que je rentrais chez moi le soir, retrouvant ma femme et son absence de sourire, après avoir quitté Jacqueline qui semblait sourire de tout son corps. Inutile de dire que ma femme était pâle, effacée, terne, me semblait une calamité à côté de ma maîtresse qui n'avait que vingt-quatre ans, qui était brune, qui travaillait avec insouciance et ne pensait qu'à me faire plaisir.

Or la première chose que j'ai remarquée, l'autre jour, c'est justement qu'il y avait quelque chose de commun entre elles. Par exemple, ces quelques paroles qu'elles me disaient toutes les deux, comme si elles s'étaient consultées :

— A partir de maintenant, il faudra que tu fasses attention à toi, que tu te ménages.

Pour me faire cette recommandation, elles avaient le même regard empreint de sollicitude, les mêmes intonnations dans la voix. Micheline et Jacqueline me voulaient le même bien toutes les deux, afin que je sois plus entièrement à elles. Puisque la jeune fille avait déjà des réactions d'épouse, mieux valait venir en convalescence chez ma femme. Donc, ce matin, je suis sorti de l'hôpital au bras de Micheline, je suis monté dans la voiture et elle s'est mise au volant, comme elle le faisait autrefois pour me reconduire au bureau et aller faire des courses ensuite. Elle n'a pas dit un mot pendant tout le trajet. Cependant, j'ai compris jusqu'à quel point je lui faisais plaisir au moment où elle s'est engagée dans la petite rue où nous demeurons : c'est alors qu'elle s'est tournée franchement vers moi, et dans ses yeux il y avait du bonheur qui perlait en petites larmes. Elle se disait sans doute : « Maintenant il est à moi toute seule; je le possède . . . »

Etrange besoin que l'on a, de ne pouvoir rester les mains vides. Je suis entré derrière elle, portant ma valise, et je me suis trouvé en face de mes enfants, car aujourd'hui c'est congé. (J'ai un fils et une fille, âgés respectivement de 17 et 15 ans, au collège tous les deux) Ils m'ont embrassé avec des cris de joie, mais cela ne m'a pas fait tout le plaisir que j'imaginais, lorsque je voyais de telles scènes au cinéma ou à la télévision. Pourtant, j'aime mes deux enfants.

Maintenant, je suis assis dans la pièce qui me servait de bureau à l'époque où je vivais chez moi, et je fais le tour de mes quarante-cinq ans. Je pense à Micheline qui a quarante ans à peine, qui est encore très belle avec ses cheveux blonds et ses lèvres rouges, ses lèvres généreuses qui enveloppaient les miennes. Avec quel emportement nous avons vécu les premières années de notre mariage ! Nous vivions alors dans un petit trois pièces, de sorte que nous étions toujours l'un en face de l'autre, pour notre plus grande joie. Micheline a eu ses deux enfants dans la souffrance, comme toutes les femmes, mais avec grandeur d'âme, certaine de remplir un devoir qui la grandissait.

Elle vient d'entrer dans mon petit bureau.

— Comment te sens-tu ? demande-t-elle.

— Très bien. (Et c'est vrai. Je suis faible mais je me sens bien)

— Tu as tout ce dont tu as besoin ?

— Oui, et même plus.

Micheline me sourit. Je sens qu'elle aurait envie de s'asseoir près de moi, mais qu'elle n'ose pas. Je ne l'invite pas à le faire, trop heureux de la voir me faire la cour (ou presque), et ensuite parce que j'ai peur de ne pas savoir quoi dire quand elle sera là, attendant le mot qui balaierait tout le mal qu'il y a entre nous.

— Je te laisse à tes petites affaires, me dit-elle, et elle s'en va sans effacer le sourire qui orne son visage. Pendant tout le temps qu'elle a été dans mon bureau, je n'ai pas cessé de l'examiner. Micheline a toujours été élancée, avec des cuisses longues et douces qui montaient directement à l'os iliaque. Mais il se passe quelque chose de bizarre : je viens de voir une courbe nouvelle, une accentuation de la hanche, de même qu'un gentil petit ventre qui orne sa taille. La voilà qui vient m'attaquer avec des appâts tout neufs, des avantages qu'elle n'avait pas quand je l'ai connue et que je suis devenu fou d'elle. Pendant quelques secondes, je me demande si c'est bien vrai qu'elle a eu un amant, et si c'est à cause de lui qu'elle s'est transformée; mais je décide de ne plus penser à cela.

Le soir du même jour. J'avais bien peur de ce dîner que nous devions prendre ensemble pour la première fois depuis longtemps, mais tout a bien été. Les enfants ont parlé de leurs problèmes, de leurs études, de leurs exploits sportifs, et ma femme a dirigé la conversation avec beaucoup d'adresse. Micheline souriait, et son visage épanoui faisait plaisir à voir. D'ailleurs, on dirait qu'elle n'a plus le même visage qu'elle avait, il y a un an.

Lundi matin. Les médicaments que je prends sont efficaces et mes nuits sont longues. Ainsi, je me suis éveillé à dix heures ce matin pour commencer ma deuxième journée; à la maison. Je ne sais pas comment Micheline a fait pour savoir que je ne dormais plus, mais à peine avais-je ouvert les yeux qu'elle frappait à ma porte. Elle est entrée, la figure pleine de joie, exactement comme je souhaitais qu'elle fît, avant notre mariage, alors que nous étions chastes et que je rêvais de la prendre. Tout ce gâchis entre cette époque et aujourd'hui . . .

— Alors, ça va bien, le convalescent ?

— J'ai dormi comme une bûche et je me sens en grande forme.

Il était évident qu'elle avait envie de s'asseoir sur le bord de mon lit, mais je n'ai pas fait un geste pour l'y inviter. Quand elle fut près de moi, elle a étudié mon visage, s'est déclarée satisfaite, puis elle est allé préparer mon déjeuner. J'ai remarqué qu'elle était habillée, coiffée, maquillée, au lieu de se traîner en robe de chambre qui sent la nuit, comme elle le faisait autrefois une partie de la journée. Je dois admettre qu'elle était attirante.

— Je sors faire quelques courses, a-t-elle annoncé, quand j'eus fini mon repas. Il est clair qu'elle est sortie pour me donner la chance de téléphoner à Jacqueline en toute liberté. Je ne sais pas où elle a pris ce tact, mais elle a fait des progrès énormes depuis que je l'ai quittée. C'est pourtant elle qui, il y a quelques années, quand elle s'est aperçu que je me refroidissais à son égard, s'est mise à m'espionner, à fouiller mes poches, à téléphoner au bureau pour vérifier si j'y étais. C'est elle qui, ayant découvert, l'existence de Jacqueline, me faisait des scènes affreuses, pleurait devant les enfants pour m'intimider. Le comble, c'est que je suis parvenu à la calmer en doublant la somme d'argent que je lui donnais comme budget familial. Mon Dieu que je l'ai détestée à ce moment-là, quand elle a accepté de se taire, les mains pleines, et de me laisser dormir avec la fille que j'aimais !

Dehors, les fleurs se meurent dans les frissons d'octobre, cependant que la maison est calme et chaude. J'ai l'impression de ne plus être marié, de ne l'avoir jamais été, et je compose le numéro de Jacqueline, ma maîtresse.

— Allo ? Comment vas-tu ?

— Très bien. Et toi, on te traite comme il faut ?

— Oui, mais j'ai hâte d'être avec toi. Tu vois, tout ça c'est du temps perdu pour notre amour, dis-je.

— Ça ne fait rien. L'important, c'est que tu sois en santé.

Nous parlons sur ce ton pendant une dizaine de minutes, puis je raccroche. Jacqueline a été très gentille, comme d'habitude, et rien que d'entendre sa voix pure, jeune, j'ai eu envie de la prendre dans mes bras, j'ai maudit la maladie qui me rend im-

puissant encore pour quelques jours. Mais maintenant que je repasse toute notre conversation dans ma tête, je m'aperçois qu'il y avait quelque chose de froid dans sa voix. Elle est vexée parce que j'ai choisi de venir ici. Quelle chose étrange que ce besoin de possession qui les rend si agressives ! Elles ne comprennent donc pas que c'est à moi-même d'abord, que j'appartiens !

Quand Micheline revient, il est près de midi, et je suis en train de rêver à Jacqueline, au désir que j'ai d'aller chez elle. Ma femme, elle, a les bras chargés de fleurs.

— C'est pour toi, pour mettre dans mon bureau.

Elle vole autour de moi, svelte, avec la rapidité d'une abeille. Elle me butine sans me toucher. Quand les fleurs sont près de moi, sur mon pupitre, quand elle est repartie préparer le repas, je m'aperçois qu'il est extrêmement touchant de recevoir des fleurs. Quelle joie ! Et cette joie entre en moi, m'inonde comme le parfum qui s'infiltre jusqu'à mon cerveau. Alors il me vient à l'esprit que je n'ai pas souvent procuré cette joie à ma femme, quand nous vivions ensemble. Pourquoi l'en ai-je privée, alors que je l'aimais de tout mon être ? Il faut l'admettre, j'ai eu mes torts moi aussi. Après notre dixième année de mariage, je ne l'ai pas souvent félicitée sur le choix de ses robes, sur sa coiffure, sur tout le reste de son arsenal à séduction. C'est fatal, vient un jour où l'on s'aperçoit qu'on répète certains gestes accompagnés de certaines paroles : mais le coeur n'y est plus. Pendant ce temps, ma carrière me mangeait de plus en plus, mon corps avait envie d'autre chose, je cherchais ce qui vient après le bonheur complet, car il doit toujours y avoir quelque chose, après . . .

Nous avons dîné, seuls tous les deux. Ce qui m'a surpris, c'est qu'elle n'avait pas peur de ce tête à tête. Moi non plus, je n'avais pas peur, mais quand même, j'aurais aimé la voir hésiter devant certaines phrases. Par exemple, dès le début du repas, elle m'a dit :

— Je suis bien contente que tu sois venu ici au lieu d'aller chez Jacqueline. Ça va nous permettre de faire le point. J'ai beaucoup réfléchi pendant toute cette année, et je suis prête à admettre mes torts . . . Je regrette même d'avoir accepté qu'on me fasse la cour, depuis que tu m'as quittée, mais admets que c'est

difficile de refuser les avances, quand une femme mariée n'a plus de mari à la maison. Pourtant, il n'y en a qu'un qui a retenu mon attention. Une genre de passade, comme disent les hommes . . .

J'ai reçu le coup sans broncher, puis nous avons parlé de l'éducation des enfants. Après avoir fait la sieste, j'ai téléphoné à mon bureau pour qu'on m'apporte le courrier demain matin. Micheline m'a un peu grondé à cause de cela, disant que j'avais encore besoin de repos, mais je me suis rendu compte qu'elle était heureuse de me voir agir ainsi. Le médecin lui a certainement dit que ce serait bon signe, le jour où je commencerais à m'intéresser aux choses de la vie courante. C'est vrai que je n'ai plus le goût de rester à rien faire. Mais il y a une chose qui me pèse encore énormément : c'est de penser que pendant des années, Micheline a été près de moi sans me voir, me considérant seulement comme celui qui devait payer les factures, qui pouvait assouvir ses désirs. Ce qu'il y a d'insupportable dans le mariage, c'est de sentir que l'épouse a droit à ceci ou cela, à votre attention, à votre temps, à votre amour. Comment peut-on donner avec plaisir, quand l'autre a déjà les mains tendues ?

Mardi. La nuit dernière, il m'est arrivé une chose bizarre. Je me suis endormi assez tôt, après avoir pris mon remède, mais je me suis éveillé vers trois heures du matin. Etendu sur le dos, j'écoutais le silence de la nuit, le vent qui soufflait, et de temps en temps une voiture attardée qui faisait comme un sillage dans la tranquilité. Tout à coup, la porte de ma chambre s'est ouverte pour laisser passer une grande ombre blanche. Pendant deux secondes, j'ai pensé aux histoires de fantômes qui me faisaient peur pendant mon enfance, et j'ai failli crier. Mais j'ai tout de suite reconnu Micheline. Elle était vêtue d'une longue robe de nuit que je lui ai achetée il y a cinq ans, et elle marchait vers mon lit avec d'infinies précautions. Résolu à ne pas donner signe de vie, j'ai fermé les yeux, et je l'ai senti se mettre à genoux près de moi. Elle s'est penchée, m'a doucement embrassé le front, pendant que son haleine me caressait. Puis elle s'est levée et m'a regardé longuement. Je détestais la position dans laquelle je me trouvais, sur le dos, à la merci de son amour. Car c'est bien cela que j'ai compris à ce moment-là : elle m'aime encore et n'ose pas me le dire. Alors elle est venue me regarder au moment où je ne pouvais pas me retirer de sa vue. Elle est sortie de ma chambre au

bout de cinq minutes environ, et j'ai pensé plus d'une heure au temps que nous avons vécu ensemble, tout ce temps qui se divise en parcelles de bonheur, d'ennui, de frénésie, de haine, de joie... Ensuite il y a eu cette espèce de séparation. Il se peut bien qu'elle me demande de ne plus retourner chez Jacqueline...

Il est onze heures du matin, et je suis seul à la maison. Ma femme est sortie, comme hier, pour me permettre de téléphoner à Jacqueline. Pourtant, je n'ai pas le goût de le faire, puisque je ne peux pas courir vers elle et m'anéantir dans ses bras. Murmurés au téléphone, les mots d'amour m'ont toujours semblé ridicules. C'est décidé : je ne composerai pas son numéro... Elle va en souffrir, mais elle croira que c'est à cause de ma femme.

Le soir est tombé en même temps qu'une pluie sale et grise. Je suis toujours dans mon bureau, au milieu de mon courrier que je n'ai pas ouvert. Je prends les lettres une à une, j'essaie de deviner de qui elles viennent et ce qu'elles contiennent, c'est tout. Micheline est rentrée plus tard que d'habitude, rayonnante, fraîche, les lèvres juteuses. Je ne sais pas quel fruit elle avait mangé avant de venir me saluer.

— Tu n'as besoin de rien ? Tu te sens bien ? Ça va ?

Elle s'est inquiétée de moi pendant vingt questions au moins, puis elle est repartie à ses occupations, comme si j'avais été un habitué de la maison, comme elle le faisait quand nous vivions ensemble. Quel contraste avec la nuit dernière, alors qu'elle était penchée sur moi et que je l'entendais souffler d'émotion ! Une femme se refait sans cesse, comme une grande idée qui nous poursuit pendant toute une vie. Je ne sais plus qui est Micheline, ni pourquoi je l'ai quittée, ni pourquoi je l'ai épousée...

Mercredi matin. Le jour se lève, j'ouvre les yeux et je suis envahi par l'immense clarté du jour neuf, en même temps que par une paix infinie. J'aime le soleil du matin, j'aime Jacqueline, j'aime ma maison, j'aime mes enfants, et la présence de ma femme ne m'est pas un fardeau. Cette nuit, j'ai essayé de ne pas dormir pour voir si elle allait encore venir, mais les calmants ont agi en douceur et j'ai glissé dans le sommeil sans m'en apercevoir. Ce matin, je débouche sur la lumière, comme au sortir d'un long

tunnel. Je ne sais pas si Micheline est venue m'embrasser pendant mon sommeil, mais ça ne fait rien. Pourquoi m'inquiéter de ce geste d'amoureuse ? Qui sait ce qu'elle avait dans la tête, quand elle est venu me voir, l'autre nuit ?

Midi. Je suis seul à la maison depuis une heure, et je n'ai pas encore téléphoné à Jacqueline, pour la même raison qu'hier. Cette impuissance commence à m'agacer terriblement. Pourtant, il m'est arrivé souvent de passer une nuit chez elle sans la toucher... Il y a donc plus qu'une simple attirance physique entre nous deux. Enfin, il faut que je lui parle aujourd'hui.

Six heures du soir. Au bureau de Jacqueline, on m'a répondu qu'elle était sortie pour dîner. C'est bizarre, parce que d'habitude elle n'y va jamais avant midi trente. Un autre l'a peut-être invitée. Il se pourrait bien qu'elle me trompe, puisque je suis malade, qu'elle se passe difficilement du sexe opposé et qu'elle a vingt ans de moins que moi. Pendant ce temps je suis prisonnier de ma maladie, et j'ai décidé de ne pas être jaloux parce que je suis trop orgueilleux. Mais comme cela fait mal !

Micheline, elle, est rentrée vers une heure de l'après-midi, le sourire aux lèvres, coiffée de frais, dégageant un parfum d'une subtilité tout à fait exquise, les bras encore chargés de fleurs.

— Comment vas-tu ? Je t'ai apporté des pompons et un livre dont tu m'as parlé hier, sur les voyages dans l'espace.

— Merci beaucoup. Tu es trop bonne.

Alors elle a osé : elle a pris mon visage entre ses deux longues mains et elle m'a embrassé sur le front avec une tendresse qui avait quelque chose de vraiment touchant. Moi, je n'ai pas pu me retenir : j'ai entouré l'une de ses mains avec les miennes. C'était la première fois que je me permettais un tel geste. J'ai senti chez Micheline un étrange frémissement, comme si elle sortait d'une longue nuit. Ses yeux ont papilloté, et il m'a semblé qu'elle se retenait pour ne pas m'entourer le cou de ses bras, comme elle le faisait autrefois, ce qui nous entraînait toujours au lit. De tout cela, il me reste une chose extraordinaire : je me suis aperçu, tenant les doigts veloutés de ma femme, que la force me venait au ventre. Un commencement, en tout cas. Donc, la santé me revient ! Ah ! que cela se fasse au plus vite pour que je puisse courir chez Jacqueline !

Jeudi, deux heures de l'après-midi. Même rituel que d'habitude. Micheline est sortie pendant plus d'une heure ce matin. Au téléphone, Jacqueline m'a répondu qu'elle allait bien, qu'elle avait hâte de me voir, qu'hier elle était allé dîner avec une amie, et qu'elle était désolée d'avoir été deux jours sans avoir de mes nouvelles. Quelle habileté ! Elle m'a dit tout cela sur le ton qui convenait, mais n'y avait-il pas une certaine froideur dans sa voix ? En tout cas, me voilà piqué, et je ne pense plus qu'à une chose : aller la prendre dans mes bras, car je ne crois pas du tout à cette amie. Quand je lui ai dit que la « santé » me revenait, elle a eu un drôle de petit rire puis elle a répondu :

— Ah ! bon ! J'espère qu'on saura en profiter... Désolée de ne pas être la première.

Tout ce que je pouvais faire, c'était lui demander de ne pas être méchante. Mais à son âge, on se permet des tas de choses. Il n'y a que deux femmes dans ma vie, deux femmes à qui j'ai tout donné, et elles cherchent encore à me prendre quelque chose. Je ne donnerai plus rien ! Et puis, pourquoi affirmer une chose pareille ? Il est évident que je vais me précipiter chez Jacqueline, dès que je serai en état de sortir, pour lui offrir ma vie.

Vendredi. C'est l'heure où Micheline me laisse toute la maison à moi seul. Cette absence calculée commence à m'agacer. Je n'en demande pas tant ! D'autre part, tout ce qu'elle fait me semble un effort honnête pour me garder avec elle. Ce matin, elle est entrée dans ma chambre avec un déjeuner pour deux sur un grand plateau, et elle s'est assise près de moi. Normalement, j'aurais dû être embarrassé, mais elle avait une telle gentillesse, une telle simplicité dans chacun de ses gestes, que je me suis trouvé à l'aise. J'étais reposé, encore chaud de la nuit; elle était fraîche, et quand elle buvait du jus d'orange, ses lèvres ruisselaient, pleines de santé. Nous avons bavardé comme deux vieux copains, tout en croquant nos toasts. Au lieu de me toucher, comme elle l'avait fait hier, elle est restée à une certaine distance, dans le but évident de ne rien provoquer. Or c'était une provocation, car j'ai eu envie d'elle. Quelle engeance diabolique !

Aujourd'hui, pour me venger de l'attitude de Jacqueline, je ne lui ai pas téléphoné. De toutes façons, je la verrai demain. Pour l'instant, je suis dans mon courrier. Je travaille ! Des tas de lettres

qui me parlent d'argent, de contrats, de divorces (je suis avocat). Jamais comme aujourd'hui je n'ai senti tout ce qu'il y a de laid dans les forces qui font marcher le monde. Mais il se passe une chose extraordinaire en moi : ça ne me déprime pas ! Je me dis que c'est la vie et que je dois faire comme les autres : retourner dans la danse et me débattre, sauter, sauter à quatre pieds jusqu'à la fin, puisque je reviens à la santé ! Demain, j'irai à mon bureau (j'y allais toujours le samedi), puis je pourrai aller passer la nuit chez Jacqueline !

Vendredi soir. Je suis au lit. Tout à l'heure, Micheline est entrée pour préparer mon linge. Tout en dépliant une chemise, elle m'a dit :

— Tu sais, je trouve que la liberté est la chose la plus précieuse qu'on puisse avoir. C'est peut-être pour ça que tu l'as prise, vis-à-vis de moi, sans me demander mon avis. Maintenant que j'ai compris ce détail important, je te laisse libre. Je sais que c'est le seul moyen d'être heureux, et je veux être heureuse moi aussi.

Elle m'a souri, puis elle est allée dans sa chambre. Qu'a-t-elle voulu dire, au juste ? Elle veut être heureuse... La liberté... J'ai envie de la rappeler pour en discuter...

Samedi matin. Je me suis levé tôt, en pleine forme. C'est Micheline qui m'a réveillé. Pour ce faire, elle a entouré ma poitrine de son bras chaud. Eh ! Oui ! Micheline a passé la nuit avec moi, en toute « liberté ». Maintenant je ne sais plus si je retournerai chez Jacqueline. Dommage que nous soyons mariés, Micheline et moi...

ROGER FOURNIER